

Dieu nous aime-t-il vraiment ?

●●● **Albert Longchamp s.j.**, Genève

A première vue, tout est logique. L'auteur d'une souffrance innocente est un pervers. Le Dieu pervers est sans doute l'une des images les plus répandues qui traversent notre conscience sans que jamais nous osions nous l'avouer. A moins, évidemment, de rejeter toute idée de l'existence de Dieu. Ce qui supprime la question mais n'empêche pas le mal ni la souffrance. Athées ou croyants, nous sommes renvoyés à la même angoisse : pourquoi le mal ?

Un jour, des confirmands, une douzaine d'adolescents de 16 à 17 ans, sont venus me consulter sur la question. Ils avaient préparé leur liste d'interrogations avec un soin redoutable. Première question : « Vous êtes prêtre. Comment pouvez-vous voir tout le mal qui arrive chaque jour et prier Dieu de nous délivrer du mal, ce qu'il ne fait jamais ? » La deuxième question lui ressemblait : « Est-ce que vous avez des doutes sur l'existence de Dieu ? »

A la première question, j'ai répondu que l'on pouvait commettre ou se faire beaucoup de mal, même quand on aime tendrement autrui. Des parents ne peuvent empêcher leur enfant distrait de traverser la route au moment où survient un véhicule. C'est l'accident inévitable, malgré tout l'amour de ces parents. Dire : « C'est la faute au Bon Dieu », c'est manquer d'explication et porter une accusation sans preuve.

Il n'empêche que nous ressentons le besoin existentiel de comprendre, de suivre le pourquoi et le comment de la souffrance. Ne pas comprendre, c'est souffrir doublement puisque nous ne savons pas s'il y a seulement un espoir de guérison. Nous vivons donc dans cette angoisse permanente : pourquoi le mal ? à cause de quoi ? de qui ? Impossible de croire en Dieu quand la colère et la tristesse nous accablent. Où était Dieu pendant les vagues meurtrières du tsunami du 26 décembre, et pourquoi, chez les touristes, les pêcheurs, les habitants, les uns étaient frappés et les autres épargnés, sans logique apparente. Où était Dieu, encore, pendant tous les génocides et les massacres de l'Histoire, dont l'un des pires, la Shoah, continue de hanter nos esprits. Peut-on appeler Dieu « notre Père sur la terre comme au ciel » quand le ciel est vide et que sur terre nous perdons nos repères ?

Il n'y a peut-être qu'une issue : le doute sur Dieu, sur la foi, le sens de la vie. J'ai donc répondu à la deuxième question de mes confirmands par l'affirmative : « Oui, j'ai des doutes. Parfois. Souvent. Et longuement. Il m'arrive de prier tout en doutant de Dieu et de la vérité chrétienne. » Un athée peut se comporter fort bien dans l'existence, tout en se rapprochant inexorablement de la mort, donc, à ses yeux, du néant. Mais au moins, lui, il ne vit pas dans l'espérance déçue d'un paradis terrestre ou céleste.

spiritualité

La question est simple. Si Dieu nous aime, il ne peut pas vouloir ni provoquer notre malheur. Or le malheur existe, avec son cortège quotidien de souffrances. Donc, Dieu ne nous aime pas. Pire : il se venge sur nous des échecs de la création. Il nous punit de mort. Un tel Dieu doit être rejeté. Vraiment ? Bref retour sur un procès aussi vieux que le monde.

La vie est brève. Cherchons et donnons tout le bonheur possible. Telle est la seule voie de sagesse.

L'invitation à un débat avec le personnel soignant d'un hôpital romand portait l'argument suivant : « Face à la souffrance, les discours chrétiens ont souvent développé d'étranges idées ; la souffrance serait un signe de l'amour de Dieu ou bien encore servirait à sauver le monde. Difficile de souscrire à pareilles conceptions. Et pourtant le sujet reste compliqué car il pose des questions essentielles : celle du sens de la souffrance, celle de la présence de Dieu, celle de l'espérance, au travers du scandale de la souffrance. »

Le sujet, en réalité, pose plusieurs problèmes très aigus. Tout d'abord, je n'oublierai pas le mot du cardinal Veillot, archevêque de Paris, décédé d'un cancer extrêmement pénible. Mgr Veillot avait lancé cette supplication à son entourage : « Dites aux prêtres de ne pas trop parler de la souffrance. »

Pas de sens en soi

La souffrance abstraite, en effet, n'existe pas. Elle est toujours la souffrance d'un corps. Elle est un corps souffrant. En soi, la souffrance n'est pas fécondante. C'est un manque. Un attentat contre la vie. Un scandale qui blesse nos projets, notre avenir. En soi, la souffrance n'a pas de sens. Nous seuls, bien portants ou dans la maladie, dans le handicap ou l'accident, pouvons lui *donner* un sens.

Mais ce don ne va pas de soi. Des parents, excédés par les frasques de leur progéniture, lancent le verdict traditionnel : « C'est le bon Dieu qui t'a puni ! » Qui permet à l'homme de dire « Dieu t'a puni » ? Or toute une spiritualité s'est construite sur cette manière de voir la souffrance.

Dieu aurait imaginé la souffrance « pour notre bien ». L'ambiguïté de cette pseudo théologie a trouvé son débouché dans l'identification de la souffrance et du péché, la première étant la conséquence du second. On a là toute la théorie du péché originel et de ses conséquences.

Dérives d'une explication

La doctrine du péché originel était une manière de donner du sens à la souffrance. La souffrance est entrée dans le cosmos avec le développement de la conscience de subir un mal et d'être capable de le transmettre. De ce jour, l'homme a perdu son innocence. Il souffre et sait qu'il souffre parce qu'il s'est doté, à l'égal de Dieu, de la conscience qui distingue le bien du mal. Le péché originel n'était pas une pensée aussi dévoyée qu'on veut le prétendre aujourd'hui. Mais l'erreur a été d'en faire une théorie *explicative* de l'Histoire, au lieu de lui garder son statut de récit sur la souffrance *existentielle* de tout vivant, y compris du Christ et de Celui qu'il appelait, pour la première fois dans le développement des religions, « Notre Père ». En fait, le soupçon s'est glissé entre Dieu et nous, à l'image du serpent de la Genèse, lorsque la présence divine a été tenue pour la détentrice d'une puissance absolue, capable de connaître de toute éternité le moindre de nos soupirs. Et malgré tout l'enseignement de la Croix, le message d'un Dieu de compassion, d'amour, *accompagnant* nos chemins de douleur au lieu de les *vouloir*, n'a été que peu suivi dans la catéchèse et la prédication populaires.

L'historien Jean Delumeau a écrit des centaines de pages d'une vaste érudition sur le langage catholique de la peur. La peur vient du soupçon, comme le montre le discours du « serpent » tentateur d'Adam et Eve. Nous sommes encore dans cet

âge du « vieil homme » dont parle saint Paul. Le « vieil homme » a peur de Dieu, il est jaloux de Dieu. Il ne peut tolérer la souffrance. L'humanité en lutte contre la souffrance dispose de l'espérance. L'humanité en rejet d'un Dieu qui aurait voulu la souffrance fait des hommes révoltés, à l'instar d'Ivan Karamazov dans le célèbre roman de Dostoïevski : « Quand bien même l'immense fabrique de l'univers apporterait les plus extraordinaires merveilles et ne coûterait qu'une seule larme d'un seul enfant, moi, je refuse. »

Nous refusons, nous aussi, en tant que croyants et chrétiens, de laisser le dernier mot à la souffrance, à la violence. Nous refusons d'y voir l'expression d'une puissance divine ou, pire, d'une impuissance de Dieu, voire d'une vengeance du ciel, car cette « explication » conduit à une impasse. Une autre voie est possible si l'on regarde du côté d'un Dieu « amoureux » de sa création.

Une forme de l'Amour ?

La création est un acte d'amour irrévocable. Dans lequel la souffrance est présente. Et parce qu'il y a souffrance, parce qu'il y a manque, jaillit la possibilité de la prière. Un Dieu « pervers », on ne le prie pas, on le supprime. Un Dieu « père », on peut recourir à lui parce que lui, le premier, « il nous a aimés » (1 Jean 4,10).

Aimer, écrivait le philosophe Jean Lacroix, « c'est promettre et se promettre de ne jamais employer à l'égard de celui qu'on aime les moyens de la puissance. Et refuser toute puissance, c'est s'exposer au refus, à l'incompréhension et à l'infidélité ». Dieu s'est exposé à notre incompréhension de l'existence du mal. Dieu et l'humanité sont exposés à la dramatique « lumière » de Lucifer. Le mal existe, il crève les yeux, il torture les cœurs. Ne peut-on rien y faire ? Nous ne parlerions pas de

« rédemption », de « salut », de résurrection et de réconciliation si les ponts étaient coupés entre les volontés divines et les réalités terrestres. Mais là encore, la confrontation des chrétiens avec la souffrance a pris parfois des tournures étranges, y compris chez les meilleurs mystiques, dans les plus belles traditions monastiques ou, tout proche de nous, chez des témoins aussi irréfutables qu'un Charles de Foucauld.

Je tire la citation suivante d'une méditation du Frère Charles devant le cri du Christ en croix : « Désirons toujours être méprisés, souffrir, être martyrs, autant que cela est conforme à la volonté de Dieu afin de suivre l'exemple de Jésus, afin de profiter de sa leçon, afin de lui déclarer et de lui prouver notre amour, comme Il nous a déclaré et prouvé le sien, en souffrant pour nous la Passion, l'ignominie et la mort ! »

Avoir le goût de Dieu, serait-ce avoir le goût de la souffrance et de la mort ? La question est à la fois psychologique et religieuse. Certains « malades » survivent grâce à leur maladie, qui leur donne un statut social. D'autres affirment souffrir réellement en voulant imiter le Christ souffrant et ajouter de leurs douleurs à ce qui manquait, selon eux, à la Passion du Crucifié. Des cas exceptionnels, comme celui de Marthe Robin, témoignent de souffrances non recherchées mais assumées à un point qui transcende jusqu'aux lois de la nature.

Malgré les excès de quelques faussaires ou de masochistes égarés sur les voies de la souffrance rédemptrice, il existe donc une tradition respectable où la souffrance devient chemin vers Dieu, voie de salut et même de rédemption pour soi-même et le monde entier. Ce qui laisserait penser que Dieu veut faire souffrir pour que les hommes aient accès à sa divinité. Tel fut le sort du Verbe incarné, Jésus, Christ et Sauveur.

A lire ou relire :

Bruno Chenu, *Dieu et l'homme souffrant. Préface de Maurice Bellet*, Bayard/La Croix, Paris 2004, 68 p. C'est le testament d'un théologien mort d'un cancer en 2003.

François Varillon, *La souffrance de Dieu, Le Centurion*, Paris 1975, 115 p.

Pierre Gilbert, *L'espérance de Caïn. La violence dans la Bible*, Bayard, Paris 2002.

Sous la direction de **Christophe Boureux et Christoph Theobald**, *Le Pêché originel - Heurs et malheurs d'un dogme*, Bayard/Concilium, Paris 2005, 216 p.

François Rouiller, *Le scandale du mal et de la souffrance chez Maurice Zundel*, Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 256 p.

On devine, dans la dureté de la formule, la déviance parfaitement païenne de la religion qui exigerait des sacrifices sanglants pour apaiser le courroux du Créateur. On reconnaît aussi l'une des origines du dolorisme chrétien, de l'ascèse ou de l'usage de cilices, de fouets et d'autres instruments, tous chargés d'infliger la souffrance au corps afin que l'âme soit purifiée et la satisfaction de Dieu comblée. Dieu ne saurait nous accueillir sans se faire violence et nous faire violence, à travers la souffrance volontaire ou infligée. La souffrance serait en quelque sorte la forme extrême de l'Amour.

Dieu veut la vie

Qu'elle soit le châtiment du péché ou la valeur de « rachat » de l'humanité, la souffrance est d'abord un « scandale ». Je prends le mot au sens étymologique grec de *skándalon*, qui veut dire *obstacle*, *piège*. Il deviendra plus tard une *épreuve*, avant de désigner un comportement répugnant. La souffrance est « scandale » parce qu'elle nous piège dans la douleur souvent inexplicable, inguérissable et finalement conductrice de la mort. Or Dieu n'a pas voulu la mort. Il veut la vie. Et, comme le promet Jésus, « la vie en surabondance ».

Jésus s'est montré en homme de guérison. Jamais il n'accable le coupable, la femme ou l'homme à terre. C'est lui, au contraire, qui s'étonne, dans son propre village, de tomber sur la dureté de cœur de ses compatriotes.

L'homme en péril est un péril pour Dieu, un déni de son dessein. Mais tout en critiquant des attitudes doloristes et des rigueurs doctrinales, je tiens à ajouter en conclusion : nous ne pouvons pas « expliquer » le mal comme un problème mathématique, logique. La souffrance est souvent un état où se révèlent d'immen-

ses générosités, parmi lesquelles celles du personnel soignant. Nous n'avons pas le droit de dénier à quiconque la volonté de transformer sa douleur en *souffrance fécondante*. Admettre la possible fécondité de la souffrance, c'est écouter, recevoir, s'enrichir de ce que nous donnent les malades, les handicapés, les personnes en fin de vie. La souffrance est fécondable quand elle est arrachée de la gangue du pur non-sens.

La seule issue pour innocenter Dieu de la volonté de vouloir ou de tolérer la souffrance est de le considérer comme atteint dans le monde, pour la cause de l'homme. Le Christ a envoyé ses disciples baptiser et guérir. La guérison, la lutte contre la souffrance est le volet parallèle à la prédication, à l'évangélisation.

Le christianisme « refuse » la souffrance, non en la niant mais, d'une part, en luttant contre ses effets dégradants, et, d'autre part, en l'assumant. La prise en charge du mal et de la souffrance, pour le chrétien, est d'arracher le mal au non-sens, la souffrance à l'absurdité. Elle n'est jamais de justifier la souffrance.

A. L.